

## Intimes génies des lieux

Quelque part dans l'aire circumpolaire arctique, un fragment de paysage nous est offert par ceux qui vivent arrimés au 55<sup>e</sup> parallèle en bordure est de la baie d'Hudson. Ce recueil de photographies donne à voir la sensibilité paysagère inuite des habitants d'Umiujaq. Une communauté qui, comme les autres territoires du Nunavik, a longtemps vécu sous le voile extérieur de l'imaginaire du Grand Nord, et qui connaît aujourd'hui simultanément une mise en image médiatique et une évolution accélérée de ses paysages.

On assiste en effet à une mutation physique « visible » de ces paysages septentrionaux du Québec, engendrée notamment par le réchauffement climatique, une urbanisation en villages littoraux, l'exploitation des ressources naturelles, ainsi que les projets de désenclavement (infrastructures) et de préservation de la nature (parcs nationaux). En même temps, on constate une évolution du regard et des pratiques de la population

autochtone à l'égard de ses propres paysages, due à la sédentarisation, à l'apparition de pratiques récréatives en parallèle du maintien des activités traditionnelles, ainsi qu'au goût prononcé pour la consommation d'images exogènes (TV, films, Internet, etc.). Une production étrangère qui s'attache à représenter les beautés des paysages du Grand Nord selon ses propres critères de valeurs.

L'intérêt de cette collection d'images, réunie lors d'un concours photographique sur le thème du « paysage » tenu à Umiujaq en 2010, tient tant au mode de collecte qu'à l'expression sensible qu'elle dégage. Le mode « concours », très répandu au Nunavik, permet, sur la base d'une participation volontaire, une émulation personnelle au sein d'une action collective. Au cours de l'année 2009-2010, 63 clichés ont été soumis et réunis, soit un taux de participation d'environ 15% de la communauté. Il s'agit d'un procédé classique au Nunavik, mais d'une initiative originale quant à la nature de la production sollicitée, à savoir la création d'images dans une tradition orale qui en consomme aujourd'hui beaucoup par le biais des médias. Cette création iconographique émergente (films et documentaires autochtones) ne rivalise pourtant pas encore avec un regard grand public formaté par les allochtones occidentaux.

Ce concours photographique sur le thème des préférences paysagères à Umiujaq constitue donc une fenêtre sur un paysage subarctique tel qu'il est perçu et apprécié par ses habitants en 2010, soulevant discrètement le voile mythique occidental du Grand Nord. C'est une fenêtre ouvrant sur un territoire qui fait l'objet d'un projet de parc naturel national, destiné conjointement à des aires de conservation et de développement. Ainsi, voici un kaléidoscope de vues à partir duquel on regarde un périmètre de 25 000 km<sup>2</sup>, qui couvre au sens large celui du projet de parc national Tursujuq (15 000 km<sup>2</sup>), afin d'envisager les lieux et le contenu des émotions paysagères qui se trouveraient incluses dans le projet ou en seraient exclues.

Ces photographies prises par les habitants donnent à voir d'intimes *genius loci*, c'est-à-dire les valeurs sensibles attribuées à certains lieux, qui répondent à un moment donné à la présence réunie de certaines formes, certaines matières, certaines lumières pour les Autochtones. De fait, dans ces « esprits des lieux » saisis sur le vif, l'extraordinaire se mêle à l'ordinaire, le permanent à l'éphémère.

## **Qu'est-ce que ce concours apporte à l'idée du paysage?**

De par l'intitulé du concours, et donc l'accent mis sur les « beaux » paysages, les clichés représentent les paysages préférés des habitants d'Umiujaq et non ceux qui font l'objet de leur rejet.

Le paysage est une continuité contemplative qui advient ou n'advient pas entre notre présence et celle d'un environnement. Cette relation qui s'établit ou non est esthétique, ce qui, au sens étymologique grec du terme, engage nos cinq sens dans la rencontre de la beauté du monde. Le paysage se manifeste en effet par une amplification réciproque de l'être et du lieu, qui convoque en résonance un état d'être et un cadre particulier. En somme, le paysage constitue un fragment d'identité, une satisfaction hédoniste qui dépasse le comblement d'un besoin, appartenant mutuellement à ce que nous sommes et ce que la nature est, soit deux dispositions en adéquation.

Cet état d'harmonie ressenti en un lieu et un moment donnés, parfois répété pour une satisfaction renouvelée, induit une sélection du regard et de fait une concentration de la fréquentation sur certains territoires, une disposition de mixité dont le parc national Tursujuq porte déjà les traces, ayant précédemment connu quelques épisodes

croisés influant sur l'évolution des regards et des pratiques paysagères à partir de cultures et foyers géographiques différents. Une minorité de regards allochtones s'était déjà mêlée aux regards inuits et cris à l'époque des premiers postes de traite à l'embouchure de la Petite rivière de la Baleine, puis au sud du lac Guillaume-Delisle, du XVIII<sup>e</sup> à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Un autre centre de gravité s'est ensuite déplacé vers le village d'Umiujaq, créé sur la baie d'Hudson au nord du lac Guillaume-Delisle en 1986. Enfin, le projet de parc actuel, né d'une volonté de créer un ensemble de parcs nationaux québécois au Nunavik, en partenariat étroit avec les Inuits, augure une fréquentation nouvelle, avec des pratiques et des regards « visitants » touristiques non autochtones, qui seraient amenés à sillonner, arpenter ce territoire et ses paysages.

Ces dynamiques d'aspirations temporelles, spatiales et culturelles génèrent donc des polarités d'expressions paysagères qui sont non seulement évolutives dans le temps, mais aussi parfois divergentes sur un même paysage, selon les groupes culturels qui le perçoivent en s'adonnant à des usages distincts. Cela engendre une superposition de cartographies affectives, avec de possibles points de concurrence ou de surfréquentation, d'où l'intérêt de connaître la matrice esthétique et usagère

du « dedans » et du « dehors » des habitants et des futurs visiteurs.

L'intérêt de cette collection d'images, réunie lors d'un concours photographique sur le thème du « paysage » tenu à Umiujaq en 2010, tient tant au mode de collecte qu'à l'expression sensible qu'elle dégage.

S'il existe de nombreuses sources qui révèlent les représentations que les groupes sociaux et culturels se font du paysage, notamment l'écrit (la littérature, la presse, les sites Web et les guides touristiques) ou la parole (les récits, les entretiens), l'image reste un outil figuratif non verbal révélateur pour interroger le paysage. L'image s'alimente à la même racine étymologique que l'imaginaire, *imago*, c'est-à-dire qu'elle consiste en une re-présentation visuelle d'éléments choisis pour faire sens. Ici, face à une illustration paysagère du Grand Nord traditionnellement exogène, occidentale, la production photographique

autochtone permettrait d'accompagner sa tradition d'expression orale, et de transmettre à terme la visibilité que souhaitent les Nunavimmiut, les habitants du Nunavik.

Ces images des paysages préférés des habitants d'Umiujaq sont par conséquent intéressantes à porter à la connaissance, en regard de celles qui, entres autres, sont véhiculées par le site Web des parcs nationaux ou les guides touristiques du Nunavik.

### **Qu'est-ce que les photos du concours apportent à notre connaissance du monde inuit?**

Le mot « paysage » n'existe pas en tant que terme spécifique en inuktitut. Mais lors des rencontres où chaque participant a soumis son cliché, le terme s'est trouvé associé, intégré à celui de « *nuna* », littéralement « notre terre » en inuktitut, ou encore à celui de « *home* » ou « *homeland* » en anglais. Le rapport au monde animiste des Inuits repose sur une continuité entre les êtres des mondes vivant et non vivant, assurée par une spiritualité commune. Cet écheveau de liens entre l'âme et les enveloppes physiques distinctes en présence tisse entre elles un rapport étroit, où la beauté du paysage constitue un chemin parmi d'autres. La nature n'étant donc pas

« extérieure » à l'humanité inuite, la dimension sacrée est à peine perceptible dans les clichés, alors que l'intention esthétique est quant à elle expressément décelable.

On constate en effet que le thème « paysage » du concours n'a fait l'objet d'aucune ambiguïté de figuration, et que le taux de participation comme le contenu des images montrent chez les habitants d'Umiujaq une profonde sensibilité à l'éclat de leur terre, qui leur renvoie celui de leur peuple et de ses pratiques.

À la différence de la sculpture ou des gravures caractérisant l'art inuit, la photographie permet une visualisation « réaliste » du paysage. En effet, les sculptures ou estampes ne restituent pas la figuration d'un paysage identifiable (pas d'arrière-plan) puisque l'objet de leur représentation est une action et son rapport entre les parties. Par conséquent, cette production d'images photographiques donne un aperçu reconnaissable des cadres de nature auxquels la communauté d'Umiujaq est attachée.

Si l'on considère la localisation des sites photographiés, quatre zones de concentration apparaissent, et donc quatre sites emblématiques (voir la carte). Par ordre d'importance, le nombre de clichés montre deux nettes préférences qui portent sur le littoral, d'une part sur le site des chutes de la Nastapoka, d'autre part sur une section de

la côte de la baie d'Hudson où le village et les îles Gillies se font face.

Les chutes Nastapoka sont représentées dix fois, et toujours selon la même prise de vue, de face. C'est l'échelle gigantesque de l'échancrure de la chute dans la côte, le spectacle de l'eau qui éclate ou que l'on devine, les effets de lumière engendrés qui sont mis en avant. La section littorale qui fait face au village est également représentée dix fois, dont sept vues orientées vers les îles et trois vers le village. On remarque que la totalité des paysages de la baie d'Hudson est révélée au soleil couchant, avec les îles qui constituent un trait d'horizon noir permettant de dupliquer le ciel embrasé et la mer dans laquelle il se reflète.

Les deux autres zones qui apparaissent emblématiques selon le nombre de photographies sont situées autour du lac Guillaume-Delisle, plus précisément le secteur nord à proximité du village, ainsi que le secteur sud et l'embouchure de la Petite rivière de la Baleine.

La partie nord du lac, de loin la plus représentée (17), correspond essentiellement aux différentes vues permises depuis l'unique chemin d'accès carrossable qui mène du village au lac. Dans cette première zone, on peut détailler des portraits de paysages plus précis : la vue panoramique plongeante sur l'extrémité nord du lac (4) prise au niveau

de la rupture de pente du chemin qui mène au lac (prise de vue vers le sud), les gros plans sur l'enfilade des cuestas (4) et plus particulièrement les deux premières. De ce point de vue, ces dernières paraissent jumelles ou bien en festons se succédant en enfilade (prises de vue du sud vers le nord). Sinon, des focus révèlent la présence de curiosités géologiques, tels que des blocs isolés, une « serre » ou griffe sculptée dans une pente par le ravinement, ou encore des jeux d'assemblages des couches de la stratification.

Dans les parties sud et sud-est du lac, deux autres zones se partagent l'intérêt. Le site du premier poste de traite sur la Petite rivière de la Baleine (3), avec une prise de vue vers le nord qui enchaîne le premier plan du cours d'eau et l'arrière-plan formé par le profil d'un même revers de cuesta en forme de nez fixant l'est. Cela témoigne d'une appropriation autochtone du site antérieure ou postérieure au premier poste de traite. La section de la côte sud du lac identifiée entre l'île Cairn et le Goulet (sans le montrer) fait florès avec ses découpes intérieures du littoral estival (3), tandis que les sites captés de la côte sud-est sont essentiellement focalisés sur la rivière de Troyes (3) en été. Deux rives emblématiques du lac encadrent de part et d'autre le site du dernier poste de traite sans le

représenter, témoignant ici d'une non-appropriation du lieu par les Autochtones.

Le paysage est une continuité contemplative qui advient ou n'advient pas entre notre présence et celle d'un environnement.

Cet aperçu géographique synthétique des préférences paysagères des habitants de la communauté d'Umiujaq révèle donc des lieux qui sont pour eux une source d'inspiration particulière. Il montre également que d'autres parts du territoire pourtant *a priori* stratégiques semblent susciter un intérêt paysager moindre par leur non-représentation, par exemple le rocher Umiujaq auquel le village doit son nom, le Goulet, qui alimente le flux et le reflux du lac Guillaume-Delisle par la baie d'Hudson, le dernier poste de traite, ou encore le linéaire côtier de la baie d'Hudson en dehors de la section qui fait face au village et de la chute de la rivière Nastapoka.

Sur le plan du contenu qui caractérise l'engouement des portraits, on note deux tendances (parfois conjuguées),

soit deux ordres de « grandeur » qui subliment l'émotion des paysages d'Umiujaq : une option franche du regard pour des éléments qui rehaussent la permanence structurale du paysage dans ses formes physiques imposantes, et une prédilection pour les ambiances instantanées qui leur confèrent un air de surprise éphémère.

On remarque en effet que les formes géologiques, notamment leurs échelles, leurs découpes originales et/ou leurs textures sont présentes de manière très récurrente. Cette dimension de la grandeur immémoriale de la vie de la pierre se trouve incarnée dans la répétition du choix de figurer la chute Nastapoka et les cuestas monumentales (400 m de surplomb) ainsi que ses reliefs dérivés (buttes, blocs), ou encore dans une attention particulière portée à la stratification de la roche.

Force est de constater que cette partie du Nunavik est remarquablement chahutée par sa géomorphologie, se démarquant ainsi de l'horizontale dominante du bouclier canadien arasé qui caractérise le Nord-du-Québec. Les habitants ne s'y sont pas trompés et ils y puisent inspiration et étonnement renouvelé.

L'échelle des reliefs est souvent démultipliée par le reflet de l'eau ou alors par le recours à un personnage éloigné comme unité de mesure (3).

Les eaux intérieures, calmes (le lac « miroir ») ou vives (le cours d'eau ou la chute), sont très souvent combinées. On croirait en percevoir le fond sonore, le silence suspendu ou les trombes vrombissantes qui éclatent. De la sorte, la roche et l'eau semblent incarner la « terre mère », et leurs multiples enchevêtrements la particularité des paysages d'Umiujaq. Bien que vécue comme nourricière, la terre nordique est en revanche peu représentée avec ses animaux (3) et ses rares arbres (3) — Umiujaq est à la limite des arbres — qui se glissent dans les creux abrités du vent et du froid.

Ces portraits de roche et d'eau à la fois immuables, majestueux et singuliers sont présentés comme animés par deux mouvements principaux de la vie, les saisons de l'année et les lumières du jour.

On note ainsi une prédominance du « vert » sur le « blanc », soit de l'été sur l'hiver, avec peu de paysages enneigés (11) et beaucoup de paysages verdoyants. Ce constat assez étonnant contredit l'image mythique occidentale d'un Grand Blanc arctique. On pourrait tenter d'expliquer cela par le fait que les habitants aient pu photographier les paysages juste avant la clôture du concours en août, mais l'expérience a montré que nombreux étaient allés puiser dans le répertoire photographique qu'ils avaient déjà et où l'hiver figure. Il

semblerait plutôt que la réalité paysagère subarctique inuite soit celle de mois d'hivers identitaires mais qui néanmoins ne représentent qu'une partie de l'année. L'explosion de la croissance végétale printanière et estivale se révèle en effet une source d'étonnement très symbolique du rythme saisonnier subarctique pour les Inuits, succédant au manteau neigeux qui enveloppe les paysages hivernaux.

Enfin, la sensibilité aux soleils couchants (9, dont tous les clichés des îles Gillies en façade ouest du village) ainsi qu'aux effets de luminosités thermiques (arc-en-ciel, brumes, reflets) est très évidente. Ces couleurs intenses ou jeux de lumières irradiants et rasants immortalisent les paysages du quotidien nordique, ses précieux instants passagers.

Outre le choix des formes, des dimensions, des textures et des couleurs, la dimension sociale du paysage apparaît comme une autre thématique fréquemment représentée (10). Nombreuses sont les photographies qui réunissent des personnages et/ou des éléments significatifs de la vie humaine dans le paysage, tels que le village (3), les campements (3), les rassemblements, le canot de pêche, le poisson qui boucane sur la grève.

Ces morceaux choisis de paysages par les habitants s'avèrent étroitement liés aux pratiques traditionnelles et

contemporaines, où tantôt le milieu impose, tantôt les faits de civilisation ordonnent :

— Le village, avec pour corollaire la sédentarisation de la population, a opéré une contraction de l'espace parcouru et favorisé l'appréciation de l'environnement de proximité. Réciproquement, le site de l'implantation du village en 1986 n'est pas un hasard, puisqu'il est le lien le plus court et direct entre la mer et le lac, avec un col de passage dans les *cuestas*. La sédentarisation augure également des pratiques récréatives qui rendent indépendant le plaisir de la contemplation de celui de la chasse, de la pêche et de la cueillette.

— Le lac Guillaume-Delisle, qui est en fait un golfe, cristallise à lui seul un cadre très attractif qui rivalise d'intérêt avec celui de la baie d'Hudson, sa partie nord notamment, par l'accès direct unique du village qui évite de faire le long détour par le Goulet, et où le spectacle des *cuestas* crée un effet de porte.

— La côte sud du village, qui, malgré l'attrait marin des Inuits, présente une forme géologique inversée avec des *cuestas* qui tournent le dos à la baie d'Hudson pour surplomber le lac Guillaume-Delisle, détournant ainsi son attractivité vers l'intérieur des terres.

— La neige et la glace, qui facilitent les déplacements des Inuits, sont-elles devenues une évidence au point de ne plus incarner une expression originale de leurs paysages? La symbolique du renouveau saisonnier n'est-elle pas plus significative aux yeux des Inuits, qui perçoivent et apprécient toute l'année les deux visages de leurs paysages? Ou bien encore est-ce l'expression de la réalité de cinq mois de neige à cette latitude subarctique, qui botte en touche le mythe arctique occidental jusque-là dominant? C'est aussi déconcertant pour un Occidental que de se rappeler que « Groenland » vient de « *green land* »...

**Qu'est-ce que les photos du concours apportent à la connaissance du territoire du parc national Tursujuq, et à la création d'un parc national en général?**

Dans un contexte de projet de parc national, ici celui de Tursujuq, ce type de recueil photographique permet d'apporter une contribution aux données paysagères déjà acquises dans les documents préparatoires réglementaires.

Comme pour Tursujuq, les paysages naturels saisis pour incarner le ou les portraits d'un projet de parc national sont identifiés classiquement par la géographie physique. Ceux de Tursujuq, par exemple, sont caractérisés par trois

unités paysagères, qui correspondent plutôt à trois unités de milieu naturel : les cuestas hudsonniennes surplombant le lac Guillaume-Delisle, le plateau hudsonnien scarifié de rivières, et le lac à l'Eau claire, le lac d'Iberville et le Petit lac des Loups Marins. Or, comme on l'a vu, le paysage est plus que le support physique de son territoire, il est aussi une géographie sensible représentée par le biais d'une matrice esthétique et fonctionnelle. Un même espace peut donc désigner plusieurs paysages selon les observateurs.

Ces intimes génies des lieux de la communauté d'Umiujaq sont autant de facettes sublimes et ordinaires d'un Grand Nord.

En donnant à voir les valeurs attribuées aux paysages de la population locale, ce kaléidoscope de photographies des habitants de la communauté d'Umiujaq délivre quelques orientations possibles pour le parc Tursujuq, mais aussi pour tout autre projet de patrimonialisation de la nature en zone circumpolaire.

Ce mode d'approche peut s'avérer un outil participatif opérationnel en termes de choix d'un périmètre, des zonages internes qui définissent les usages et icônes à voir, ou encore de communication pour la vitrine « paysage ». L'incitation à recueillir les représentations internes des paysages permet de mettre en évidence et en relation les répertoires mentaux esthétiques, affectifs et imaginaires du Nord.

Mais la mise en image des paysages par les habitants est aussi une émulation créative pour être l'artisan de son paysage de tous les jours, pour renouveler et alimenter l'imaginaire du Nord métissé aujourd'hui de tradition, de modernité et de cultures par la mondialisation.

Ces intimes génies des lieux de la communauté d'Umiujaq sont autant de facettes sublimes et ordinaires d'un Grand Nord. Elles soulignent la conscience qu'ont les habitants du Nunavik de son originalité, notamment son relief de cuestas « inversées » qui tranche sur l'horizontale dominante, et son golfe intérieur qui crée une forte attractivité à l'arrière de la bande littorale. Enfin, l'hiver et ses paysages enneigés apparaissent comme un critère emblématique mais non déterminant ou exclusif. Peu de blanc, pas d'aurores boréales ni d'inukshuk non plus... Et alors?

Ce vis-à-vis est destiné à une prise de conscience pour les habitants, leur offrant la possibilité de maintenir, d'infléchir, de corriger, à tout le moins de participer à la mise en images de ce qu'ils veulent montrer de leurs paysages, en adéquation ou non avec les représentations médiatisées qui en sont faites. Cette prise de conscience vaut tout autant pour les acteurs et les visiteurs allochtones du futur parc, qui aspirent à trouver inconsciemment dans le parc un répertoire paysager construit sur celui du *Wilderness* et du mythe polaire du Grand Blanc.

Il en va donc ainsi des paysages du monde, habités par d'innombrables vérités latentes. Si celle-ci, celle d'un fragment de Grand Nord montré par ses habitants, est susceptible de prendre au dépourvu le regard occidental, elle nous enjoint tout simplement à communier avec elle.